

LE VIDE ETAIT PRESQUE PARFAIT

La tentation est forte : que là où tout doit avoir lieu - la scène du théâtre - il ne se passe rien du tout ... pour que tout ait lieu en effet.

Au départ, peut-être ? la beauté de gestes infimes au cours d'une répétition : une feuille qui tombe, un chuchotement imprévu, une porte qui se ferme doucement toute seule dans un silence. La beauté du vide qui se peint soudain sur le visage des acteurs qui attendent pour reprendre. Ou leur fou rire.

Ou bien, juste avant une première, voir les techniciens évoluer sur le plateau, effectuer des gestes simples. Laver le sol, choisir un outil, réfléchir en silence où planter un clou. Rien, des riens. Un escabeau, une bassine, une serpillère essorée. Se gratter une fesse, le visage tourné vers le ciel en attendant que le projecteur descende des cintres. Rien. Mais d'avoir lieu sur un théâtre - ou bien quoi ? - ces riens fabriquent, parfois, une inexplicable splendeur.

Donc, ces riens d'importance, les tordre pour en extraire leur jus ou se laisser tordre par eux vers quelque logique implacable. Tordre, agencer comme des pièces de puzzle, choisir. Que ces détails, ces détails deviennent une fresque, comme toujours au théâtre, qu'elle soit belle et cruelle, ridicule aussi. Se donner un mal de chien pour faire avec rien, pour dire ce qui tient tant à coeur avec rien, du vide. Tendre vers le vide.

POUR VENIR A CERGY-PONTOISE :

* RER Ligne A - Par Châtelet et La Défense - Arrêt Cergy-Préfecture.
Retour possible vers Paris jusqu'à 0 H 14.

* Autoroute A.15 - Sortie n°9 Cergy centre ville.

13 JUIN 1989

AU FOYER DU THEATRE



Le vide était presque parfait

•Théâtre de la Tempête•

Cartouchère, 43.28.36.36, du mardi au samedi à 21 h, dimanche à 16 h 30, jusqu'au 1^{er} juillet.

Sans dialogues, entre silences et chansons enfantines massacrées, les personnages de Marc Mèrigot et Jean-Michel Rabeux s'emploient à arpenter un sombre jardin des supplices tandis qu'un peintre esquisse à grands coups de rouleau talentueux une scène de chasse à courre.

Le précédent spectacle de Jean-Michel Rabeux, *l'Eloge de la pornographie*, explorait avec force et rigueur un univers difficilement théâtralisable. Ici, là s'enlise dans une complaisance glauque envers des sentiments troubles : peur, violence, panique — le stade de Sheffield en réduction —, sadisme, dix minutes de lecture des *Cent Vingt Jours de Sodome et Gomorrhe*. Le tout est sous-tendu par une sorte de chantage à l'estomac : «ça vous dégoûte? C'est bien la preuve que ça marche». Déplaisant.

« Le vide était presque parfait »

Rouge et noir

Fragments d'un discours
sur le désir,
la peur et l'excès
par la compagnie
Jean-Michel Rabeux.

L'intimité et l'interdit : la façon dont le théâtre peut en rendre compte, avec la parole, le corps de l'acteur. Jean-Michel Rabeux creuse ce sillon. En témoignent quelques-uns de ses précédents spectacles, ainsi *Déshabillages*, *Onanisme avec troubles nerveux chez deux petites filles*, *L'Eloge de la pornographie*.

Dans *Le vide était presque parfait*, conçu avec Marc Mérigot, Jean-Michel Rabeux préfère, au discours direct, l'image symbolique. La parole y est rare, donc saisissante. Des femmes en petite robe courte et décolletée, juchées sur des talons aiguille, trois hommes, assis sur une table, lisent avec une extrême concentration. Pour le reste, les actions se suivent, sans logique apparente, même si toutes mettent en jeu le désir, la peur, la cruauté. On lave le sol à grande eau, une accordéoniste poursuit un homme, un homme poursuit la petite femme qui, à la première image, tentait désespérément de l'embrasser. Le groupe entoure avec délicatesse l'apparition d'une contorsionniste, nue, au corps si souple, si exhibitionniste qu'il en retourne au simple statut d'objet.

En fond de plateau, et ce durant toute la durée du spectacle, un

homme peint une immense et très belle fresque à larges coups de brosse, en rouge, blanc, noir, des chiens, des hommes, un cheval au galop lancés dans une chasse à courre éperdue. « *Je suis une biche* », chante une femme. On entend aussi des comptines enfantines bien évidemment perverses et cruelles. Quand dans cette boîte noire au sol rouge le malaise du spectateur, son attente, son désarroi sont acquis, la lecture peut commencer : énumération lente et minutieuse de quelques-uns des supplices imaginés par Sade dans *les Cent Vingt Journées*.

Sa fresque terminée, le peintre s'assied à une table raffinée, il mange, face au groupe de comédiens silencieux, servi par un maître d'hôtel dont le claquement de doigt commande à l'une des spectatrices de ce banquet solitaire et cruel d'exhiber ses jambes. Jean-Michel Rabeux dresse un mur de glace entre la scène et le spectateur. Ses images, ses lumières sont belles, mais son message reste opaque, froid et on reste poliment indifférent devant une tentative qui relève de la performance ou de l'exercice de style, avec musique, peinture, théâtre et fragments d'un discours esquissé sur quelques ombres sulfureuses.

ODILE QUIROT.

★ Jusqu'au 1^{er} juillet. Théâtre de la Tempête. Cartoucherie de Vincennes. Tél. : 43-28-36-36.

Un vide qui comble

Aucun doute, Jean-Michel Rabeux, qui présente *Le vide était presque parfait* au Théâtre de la Tempête, fait partie de ces metteurs en scène dont le moteur créatif est avant tout l'acteur. Il sait s'emparer d'un texte avec intelligence ; on l'a vu avec Genet (*Rembrandt*) ou Racine (*Phèdre*), mais c'est toujours par le truchement d'un corps singulier, qu'il a l'art de dévoiler jusqu'à la limite de la cruauté et de l'impudeur. Le spectacle qu'il nous offre aujourd'hui est un peu son *Discours de la méthode*. Il consiste à raréfier l'espace autour de l'acteur pour mieux le regarder.

Cette fois-ci, J.-M. Rabeux a non seulement éliminé le texte, imposé au décor une sobriété drastique, mais il a presque supprimé toute action. Qu'est-ce qui reste ? Des débris de vie, des

balbutiements de quotidien, des lambeaux de désir, des impulsions inachevées, des bouffées de colère vite retombées, des élans de propreté qui jettent tout le monde sur les serpillières, des accès de fureur qui les jettent les uns sur les autres, et surtout de grands et beaux moments de vide, de longues minutes de silence recueilli où les acteurs et le public se regardent, yeux dans les yeux, pendant qu'imperceptiblement les corps se défont : un genou qui plie, un buste qui se déhanche, la bretelle d'une

robe qui glisse le long d'une épaule...

Ils sont neuf, garçons et filles, à se prêter à ce regard amoureux cruel et à s'exposer dans des jeux qui seraient pervers s'ils n'y apportaient pas autant de candide fraîcheur. Car ils sont tous jeunes, jeunes par l'âge ou jeunes à la scène. Les aînés plasticien comme Marc Méricot qui peint pendant le spectacle une longue sarabande de corps d'hommes et d'animaux chassant, ou ancien sommelier de la Tour d'Argent comme Georges Edmont, ou contorsionniste comme Muriel Mingarelli ont acquis leur expérience ailleurs. Ils

*Le vide était
presque parfait,
mis en scène par
J.-M. Rabeux.*

apportent sur scène le trésor de leurs gestes précis, d'un autre cérémonial. Le spectacle brasse ces apports différents à la façon d'une cuisine raffinée mais exotique. Il s'achève sans nous livrer le mystère de son parfum. ●

Le vide était presque parfait, m.e.s. de J.-M. Rabeux. Jusqu'au 1^{er} juillet à la Cartoucherie, Théâtre de la Tempête ☎ (1) 43 28 36 36.



LA CROIX

L'ÉVÉNEMENT

« LE VIDE ÉTAIT PRESQUE PARFAIT »
AU THÉÂTRE DE LA TEMPÊTE

UN VIDE BIEN REMPLI

Le théâtre de Jean-Michel Rabeux est un théâtre rare. Un théâtre qui ne ressemble à aucun autre, qui ne se raconte pas. Un théâtre sans histoire, au sens traditionnel du terme, mais tout d'émotions, d'images, de chocs, de violences. Avec ses secrets et ses silences, ses vérités que l'on chuchote, ses désirs que l'on n'avoue pas. Un théâtre que certains diront de la cruauté parfois, mais qui est surtout celui de l'impossibilité - d'être, de se parler, de se comprendre... Un théâtre d'amour, voire de charité, parce qu'il parle de l'Homme dans sa nudité la plus complète, vulnérable et fragile, douloureux et en butte aux obsessions permanentes du mal, des fantômes, de la chair en souffrance, de la mort.

C'est ce théâtre que l'on retrouve tout au long de ce spectacle étrange où le verbe compte moins que la chorégraphie des gestes sur lignes de lumières diagonales; où la parole n'arrive plus que par bribes de murmures ou comptines d'une impossible innocence. De références à Sade -

celui des *Cent vingt journées de Sodome* - en rappels de Pina Bausch dans le grand mouvement, de corps habillés qui se cherchent, qui se perdent, du corps dénudé qui s'exhibe et se tord, c'est la même litanie qui se décline avec « le vide presque parfait » pour toute raison. Alors que ça et là, l'humour - ou l'ironie - affleure sur fond de grand mur noir, le pinceau de l'« artiste » (Marc Méricot, peintre complice) célèbre les noces de mort entre l'homme et l'animal aux allures d'« écorchés » sur la vaste fresque à peine achevée sous nos yeux que déjà condamnée à l'effacement..., Jean-Michel Rabeux plonge au plus profond des vérités intérieures, interdites, accompagné, pour ce spectacle hors norme, par six acteurs à citer d'urgence - Delphine Boisse, Céline Caussimon, Anne Rotger, Georges Edmont, Gaël Lescot, Patrick Lerch.

Didier MÉREUZE

● Théâtre de la Tempête à Paris.
21 h. Tél. : 43.28.36.36. Jusqu'au
1^{er} juillet.



Toute la troupe de *Le Vide était presque parfait*. (Photo Petiteau/Bernand.)

A PROPOS DES SPECTACLES SANS TEXTE...

Du *Vide* était presque parfait . . .

(Création au Théâtre des Arts, Cergy Pontoise, 1989)

Je me souviens d'avoir été fasciné par cette théâtralité quasi chorégraphique et pourtant non formaliste, passionné aussi par la méditation ainsi mise en scène et la proximité de la pensée sadienne qui soudain se manifestait avec une présence, une actualité dont je n'avais pas soupçonné jusqu'alors la possibilité. Il y avait ces jeunes personnes en robes légères, jambes nues, érotiques, pudiques et puis une contorsionniste qui poussait la performance jusqu'à faire penser le retournement de sa peau tel celle d'un animal dépecé. Et cependant elle demeurait parfaitement lisse, intouchée, impénétrable... Enfin, la peinture murale achevée recouvrait complètement le fond du théâtre, et le peintre s'installait à table. On lui servait le plus raffiné des menus et un corps de femme, sculptural, en équilibre. (...)

Je me souviens d'avoir été heureux que la pensée soit soudain vivante et de me trouver convaincu, au-delà des mots, par le théâtre. Ce moment, cet objectif qui pour quelques uns d'entre nous, hommes de spectacle, metteurs en scène, reste majeur : quand ce que nous mettons en œuvre échappe à la littérature, excède toute considération de bon goût et nous mène, au cœur du mystère, au plus près de l'homme et de son désir. Jean-Michel Rabeux touche à cette dimension dont Artaud pensait que seul le Théâtre est en mesure d'atteindre.

Philippe Adrien

